

Ion Pițoiu

L'objet contestataire face à l'ère néolibérale

CONTESTATORY OBJECT FACING NEOLIBERAL ERA

Abstract: In regard to demonstrations of political activism, the contesting standard that emerges cultivates a semiotic spirit of demand. Implicitly, the rise of a community-based approach becomes innovative: shield books, inflatable objects, and messages of hierarchical exchange – all of which call for government confrontation and responsibility claim. The interest of this topic resides in the examination that takes place between the role of objects in social exchange movements and the contemporary community spirit. Among the consequences of this challenge, a new hybrid subject emerges, hence the questioning: What is the long-term relationship of these objects to civic culture? How can we distinguish their benefits? What are the characteristics that define “the cohesion” of disobedience? Finally, what role should be attached to the object in the neo-liberal era?

Keywords: Disobedient Objects; Manifestations; Civil Protest; Mediation; Disobedience.

ION PIȚOIU

Université Babes-Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie
ionpitoiu2@gmail.com

DOI: 10.24193/cechinox.2020.38.16

Avant de nous lancer dans le traitement de la problématique annoncée, il est nécessaire de faire un bref contour de l'activité protestataire actuelle. Bien qu'on la situe après les attentats de l'effondrement des tours du World Trade Center ou dans les plus grands moments de théorie (post-) littéraire, l'orientation des objets qui rebondissent au niveau communautaire n'a jamais eu une si grande diffusion : gadgets, dispositifs indispensables, objets incorporés, instruments de surveillance. L'écho du progrès, dans la relation soumise au développement humain des postulats, comporte, pourtant, de multiples réussites rétrospectives. D'abord, le passage de l'anarchisme dans la conduite critique généralisée reflète la gestualité de la révolution par ses attitudes déterminantes.

Des textes littéraires qui n'ont pas pour thème (ou pour cause) la révolution peuvent ainsi s'inscrire dans un horizon « révolutionnaire », si tant est qu'ils engagent « une transformation de l'expérience sensible » dans le sens d'une émancipation du visible, des voix, des corps : ce faisant, ils mettent en doute, ils bousculent un ordre social donné. L'action politique – au sens commun du terme – peut alors suivre, mais c'est là une autre question,

qui se situe sur un autre plan : déterminer « selon quelles lois se fait le passage du possible au réel » déborde la réflexion esthétique¹, affirme à ce propos François Cusset, dans son essai « Littérature et révolution, improbable duo ».

Deuxièmement, un des aspects probablement les moins étudiés au tournant des XX^e et XXI^e siècles est constitué par le décalage conceptuel par rapport à la dynamisation culturelle. Cet aspect, dans lequel la littérature est toujours attendue pour affirmer son point de vue, clarifie comment le sujet littéraire traverse les étapes de reconfigurations, dans un présent si comblé d'événements : 30 ans depuis la chute du mur de Berlin et la chute des régimes communistes en Europe, le pic des stratégies discursives populistes, le biomimétisme et l'intelligence artificielle, etc. Enfin, au niveau littéraire, les éléments régulatoires construisent une perspective de l'engagement par les relais de responsabilité, d'implication, de recherche sur le terrain : plus précisément, une littérature plus communautaire, reliée à l'altérité. Cette altérité ressortissante des inerties totalitaristes se veut en pleine revendication, d'où l'autonomie de la démocratie qui s'impose. Cet aspect, quoique général qu'il paraisse, dévoile deux directions : d'abord, dans les stratégies critiques qui deviennent opérationnelles ; ensuite, par le fait que la pression de ces logiques entraîne le caractère concret de la rétrospection. C'est dans ce processus mobilisateur que la contestation et les appels à l'insurgence apparaissent comme de « vrais » objets médiateurs, comme on le démontrera par la suite.

Le cadre des émeutes et des repressions des dernières décennies implique des

actes qui font recours à la hiérarchie du moment. Plus exactement, il s'agit d'une conduite qui se manifeste comme une affirmation concrète qui se libère de ses contraintes tout en accumulant une couche phénoménologique de plus en plus politisée. Le produit qui en résulte – le proteste dans toutes ses formes –, parcourt, à partir d'une utilité de contrôle, une vision qui se concrétise par des actions diversifiées à caractère revendicatif. Pour en citer quelques-unes, on compte le mouvement Occupy, les manifestations protestataires des étudiants, le ségrégationnisme apartheid ou des phénomènes qui répliquent l'état contestataire.

Dans la présente analyse, deux expositions serviront d'appui pour la démonstration qui questionne ce qu'on pourrait appeler sans se méfier l'« épistème de l'appel ». Dans notre étude la première exposition portera sur le rapport entre l'esthétisme de l'interaction et la reconfiguration identitaire des masses – « Objets désobéissants »² / *Disobedient objects* – et la deuxième exposition remettra en cause les correspondances dans l'actualité protestataire³, plus précisément, « Soulèvements »⁴ / *Uprisings*.

Désobéissance et soulèvement – présentation des cas

Le syntagme « Objets désobéissants » regroupe les traces des produits issus des mouvements sociaux depuis les années '70 jusqu'à aujourd'hui. Dans un espace qui met en dialogue l'art et le design, la fonction de l'insubordination exhibe son paradigme par des arguments visuels qui font acte de manifestation civile. Catherine Flood et Gavin Grindon, en tant que commissaires de l'événement du mouvement social, ont

mis en relief les éléments de rébellion d'un summum de la révolte, au sein du Victoria and Albert Museum de Londres. Afin de rendre possible l'existence d'un espace culturel démocratique dans l'institution, les deux agents de la « diffusion désobéissante » ont souligné l'importance que les objets adoptent dans les espaces urbains pendant les démonstrations politiques des protestations contemporaines. En premier lieu, la référence de leur prise de position se distingue en particulier. Cet aspect présuppose une nouvelle perception des objets, en dehors de la matérialité combative qu'ils pourraient exprimer, en les regroupant dans une panoplie historique de la dignité responsable contemporaine. À propos de cette idée, Thomas Snow souligne dans son analyse de l'exposition que les objets ont été « conventionnellement ignorés par les affaires, par les expositions et par leur rapport avec l'engagement politique, très probablement en raison de leur relation négative avec *l'économie politique* »⁵.

Le deuxième exemple d'exposition sur lequel je concentrerai mon enquête porte sur la volupté de la prise de position. En occurrence, il s'agit de l'exposition « Soulèvements », qui repose sur la représentation de la politique des sens. Georges Didi-Huberman, en sa qualité de commissaire et hôte de l'exposition, a structuré l'espace transdisciplinaire du musée en cinq parties : éléments, gestes, mots, conflits et désirs. Célèbre pour *L'œil de l'histoire*, de même que pour ses contributions qui intègrent l'anthropologie politique dans le domaine de l'histoire des arts, Georges Didi-Huberman a géré ce projet en lui rajoutant une fonction narrative, dans le contexte de la rébellion. Ainsi, l'historien d'art a conçu les actions⁶ d'une culture émancipatrice

en réunissant, sous un défi visuel planant autour du thème de la contestation, la provocation, l'insécurité, et plus précisément, les associations entre différents éléments artistiques qui ont marqué l'histoire de la société contemporaine. Dans le but d'entraîner le spectateur d'un moment historique à un autre, le principe envisagé par Georges Didi-Huberman part des gravures de Goya et parvient jusqu'aux contextes sociaux de l'année 2016. Des images historiques, des photographies à geste qui animent le centre d'exposition parisien, ont retrouvé leur signification dans un autre espace transdisciplinaire, *Le Jeu de Paume*⁷. En congruence avec la première mise en vue des objets, la condition essentielle du critique d'art s'est rapportée à leur capacité de résister et de circonscrire le destin de l'humanité à travers une vision qui rend visibles ses désirs et ses rapports politiques.

Congruences et significations des deux espaces contestataires

Dans l'équation sociale, la relevance des deux espaces contestataires tient de l'importance qu'ils acquièrent dans l'équation implication sociale – parcours libéral⁸. Tout d'abord, parce que ces deux incursions mettent en relation différents facteurs économiques⁹, parmi lesquels la culture de la responsabilité publique et l'intégration des indicateurs critiques de qualité. En outre, ces mesures traitant les inégalités socio-économiques créent un montage esthétique où la participation est active. Les visiteurs suivent une sélection qui dépasse la simple observation par une possible action responsable.

Par ailleurs, dans le cas des deux expositions, il existe un déplacement de

l'extérieur vers un espace intérieur qui porte beaucoup d'empreintes institutionnelles : le matériel direct, les objets désobéissants ou de soulèvement s'avèrent des porte-paroles pour leurs fonctions réinvesties, tout en réunissant les tendances égalitaires du même objectif communautaire.

De plus, les objets opèrent comme des répliques à la disconvenance. Ils s'approprient à la provocation, tout en déguisant l'insécurité des gens par un investissement accru, à travers un équipement engagé. Dans l'acte du regard, les personnes qui y sont interpellées parcourent, à partir de leur statut d'observateur, un processus qui rend les visiteurs plus conscients, parce qu'ils acquièrent finalement un sentiment qui « entraîne le spectateur d'un moment historique à un autre », comme le considère le théoricien français dans un des entretiens sur l'exposition « Soulèvements »¹⁰. On retrouve également un déplacement ultérieur qui prend la suite de la tâche : la signature particulière qui signifie maintenant un geste rassurant d'appartenance collective.

Par conséquent, « Soulèvements » implique l'expression de l'affranchissement en tant que délivrance du sujet, portée par la volonté. Georges Didi-Huberman conçoit l'exposition sous les auspices de la métaphore du désir, qu'il considère être le terme générateur des réactions du peuple, surtout à partir du soulèvement du corps, l'élément à partir duquel la figuration commence à se répandre. Qu'il s'agisse des bras d'une personne telle quelle, ou d'une association d'éléments ayant comme objectif la représentation d'une image parlante, l'implication dans sa forme libératrice demeure conçue comme un subterfuge de la contestation :

Les éléments déchaînés et l'intensité gestuelle révèlent une intensité physique portée envers la politique des mouvements, c'est alors que le corps, en tant que locuteur d'un langage latent prend son essor et s'invente. L'artiste surprend les prises de position et diffuse l'expression d'un désir qui, malgré son état latent, avance ; « il devient indestructible¹¹, rajoute-t-il.

Pour ce qui est du décor de la désobéissance, l'innovation de « Disobedient Objects » fait ouvertement appel au militantisme. Des objets qui représentent des masques à gaz lacrymogènes fabriqués à l'aide des bouteilles d'eau vides lors des récents mouvements *Occupy*, des pavés ludiques utilisés lors de la manifestation du 1^{er} mai à Berlin-Kreuzberg ou bien d'autres tissus à caractère historique qui reprennent leur signification rebelle en la projetant dans un produit révélateur de la mobilisation. Cette dynamisation de l'espace délocalise les instruments de revendication ; bien que dispersée, elle parvient à fusionner dans un syncrétisme contestataire, dans la galerie institutionnelle « Victoria and Albert Museum » de Londres. La démarche crée un précédent qui aboutit à révéler à quel point l'implication civique pointe, grâce aux commissaires d'exposition, vers une reformulation de la perception temporelle. Plus exactement, l'apparition des outils de l'insubordination, une fois passée par l'institution-mère de l'archive, parvient à faire appel à la périodicité de l'insoumission. Concrètement, le rapport qui se produit relie le contrôle des élites et « l'indiscipline » des « frustrants », qui a constitué auparavant la défaite du « paquet historique mis de côté ».

L'approche du projet place directement le rapport de la contestation entre ses limites constitutives, tout en se consacrant à l'efficacité de la participation. Grâce à sa forme synthétique, les visiteurs parcourent « l'offre » de la subversion de manière pluridisciplinaire. Ils sont accompagnés de deux textes : une déclaration du conservateur et une déclaration du fabricant de l'objet, d'où le contact direct avec l'expérience de la désobéissance. Une raison de plus pour faire circuler la pédagogie de l'adhésion à la communauté et de la pousser à continuer par l'édification didactique. Pour n'en donner qu'un exemple, des diagrammes ont été répartis sur le site de l'exposition, tous téléchargeables gratuitement en ligne. Des instructions élaborées y expliquent les étapes pour la confection des kits de pochoirs clandestins urbains et des masques à gaz lacrymogène. Par conséquent, l'éveil de la conscience passe directement par l'assimilation pratique.

Repères théoriques et approches nuancées des objets de l'insoumission

La connexion de réciprocité qui lie ces voix du civisme renoue avec ses propres piliers, car du point de vue productif, ces objets deviennent visibles grâce à une circulation de marchandises, idée qui remonte à un point de vue marxiste. Sous l'influence du glissement sémiotique, ces deux variantes contestataires de la résistance rappellent que la cyclicité « Mouvement-objet-mouvement »¹² est séditeuse. Thomas Snow, le professeur à University College de Londres, qui s'est intéressé à l'impact du projet, allègue deux versions contradictoires, qui s'entrechoquent. D'abord, la

mutation de la perception conservatrice du musée, ensuite les transformations bénéfiques à l'intérieur du système néolibéral :

L'engagement en faveur de la production de connaissances sociales peut et doit compenser les contradictions implicites pour l'institution publique étant de plus en plus aux prises avec de l'argent privé. La présence d'objets désobéissants dans un musée du design n'est pas simplement ou carrément antagoniste vis-à-vis des profils institutionnels, mais, pour les conservateurs, avec et pour la circulation de l'information au-delà des attributions actuelles ou conservatoires¹³.

Autour de la même thématique, Eric Bertin¹⁴, professeur-chercheur à l'Université de Limoges, a analysé le phénomène et a proposé un modèle stratégique de la praxis sémiotique, en lien avec les dispositifs communicationnels – modèle qu'il appelle « dispositifs de sensibilisation ». Il plaide ensuite pour l'aspect enrichissant de l'intégration des formes sémiotiques dont l'objet contestataire fait partie. Pourtant, il existe des voix qui réduisent l'envergure de ce type d'actions. Michael Biling avertissait en 1995 (*Penser le nationalisme ordinaire/Banal nationalism*) la tendance idéaliste du segment d'adhérence, en lui attribuant le syntagme de nationalisme ordinaire (*banal nationalism*), à cause du support politique qui lui est accordé actuellement.

Ces perspectives divergentes mettent en discussion la distinction entre la compréhension réalisée par l'évocation (objets de protestation) et la coercition tolérante des politiques (la promotion victorieuse d'une défaite devant les géants du totalitarisme).

Ainsi, l'attitude qui s'en dégage pourrait facilement glisser seulement vers une réaction contributive, sans qu'elle ait une contribution de grand impact, souvent à cause de l'allure critique évasive, comme on peut le remarquer dans la réplique de Georges Didi-Huberman : « *Ce qui ressort clairement de la collection d'objets est un refus commun de se soumettre à des limitations politiques* », renchérit-il dans la vidéo de présentation de l'exposition.

Perspectives théoriques et trajectoires

En dehors du champ des implications directes, plusieurs sémiotiques se distinguent : la sémiotique de l'interaction et celle du repli. En ce qui concerne la deuxième, Georges Didi-Huberman investigate l'exigence de la distance par rapport à l'objet :

Trop proche de l'objet, presque obsène par cette notion de contact qu'elle évoque, elle semble s'opposer à la distance nécessaire au regard. Il n'y a rien à regarder, puisqu'il n'y a qu'une empreinte, une non-œuvre par excellence¹⁵,

à laquelle prêtent attention les auteurs. Soulignant l'absence d'invention formelle¹⁶, il attribue les déterminations de sens qui sont collées, en fonction de leurs contextes d'apparition, au terme « réplique », sans priver le marquage que les objets dits « de soulèvement » dévoile, dans une interpellation dialectique, comme il le souligne : « *penser l'empreinte est heuristique en soi* »¹⁷.

Parallèlement à cet approche, l'objet, par son investissement, sera caractérisé par son effet de « croyance ». Frédéric

Lambert¹⁸ nomme ces matériels contestataires des « objets de croyance »¹⁹ appartenant à une catégorie qui suppose l'implication d'un sujet dans la situation coercitive dans laquelle il se trouve, à travers les langues de l'image. En l'occurrence, le design d'un objet de combat reflète la puissance de médiatisation. Quant à ce propos, la définition que le spécialiste des *objets de croyance* lui donne est la suivante : « la croyance s'investit dans la proposition qu'on lui fait pour appartenir à une société »²⁰.

Par ailleurs, la croyance, telle qu'elle est interprétée par le chercheur français, se manifeste à travers l'éclectisme. La construction de l'investissement communautaire, en correspondance directe avec ces actes exhibiteurs, inclut selon Frédéric Lambert trois paramètres : le dispositif discursif, le langage et la lecture du code, donc trois couches de projection dialectique qui s'appliquent à plusieurs signes²¹. Dans l'introduction de son étude théorique, il prête attention à l'expression qui démarque l'assimilation du progrès comme une fonction récupérative, dans le sens où le sujet « croyant » assimile son bagage d'information engagée et transfère, par son adhérence, la sacralité empathique à un discours, à une information ou bien à une participation cohésive. En projetant un état-totem – non pas fétichiste, comme Frédéric Lambert tient bien à le préciser – la souscription et la massification se réalisent automatiquement.

Effectivement, en reconstruisant un espace référentiel, le thème de la résistance ressurgit par de nombreux matériels qui remplacent un acte de communication. Mis à part les messages issus d'une machine à répliquer lors des protestes, la relation entre l'observateur et son investissement

personnel se consomme par une construction monopercptive ; les objets supposent une sensibilisation émotionnelle qui parviennent à déclencher une attitude anarchique²². Cela dit, le non-dialogue se transforme en dialogue empathisant. Quant à ce principe, Christophe Traïni propose le syntagme de *dispositifs de sensibilisation*²³, en les définissant comme :

L'ensemble des supports matériels, des agencements d'objets, des mises en scène, que les acteurs étudiés déploient afin de susciter des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à soutenir la cause défendue²⁴.

Parmi les objets désobéissants, il existe un type d'emballage au niveau du matériel (des tissus confectionnés par les femmes du Chili, des images cousues reflétant l'état oppressif du peuple, etc.) ou au niveau du design. En ce qui concerne les « *dispositifs experts* », ils visent « quant à eux, à valoir un point de vue déterminé en s'appuyant sur la maîtrise d'une connaissance échappant au profane »²⁵, selon Christophe Traïni.

Par conséquent, il y a comme une substance transcendante dans la conception de ces objets préparés, la correspondance avec la croyance étant validée par cet argument. À cet égard, Jacques Rancière synthétise un des aspects essentiels concernant la métamorphose gestuelle en tant qu'acte politique :

L'émancipation n'implique pas un changement en termes de connaissance mais en termes de position des corps. C'est pourquoi j'ai insisté sur la dimension « esthétique » du problème

de l'émancipation. Cependant « esthétique » ne renvoie pas ici à une théorie du beau ou de l'art, mais à un mode d'inscription dans un univers sensible. Au XIX^e siècle, être ouvrier c'est être pourvu d'un certain corps, défini par des capacités et des incapacités et par l'appartenance à un certain univers perceptif. L'émancipation est une rupture avec cette corporéité, par exemple une rupture entre le regard et les bras. C'est la rupture d'une adéquation entre un certain type d'occupation et un certain type d'équipement intellectuel et sensoriel²⁶,

renforce-t-il dans un entretien rétrospectif sur ses prises de position.

Pour en conclure, les deux expositions, « Soulèvements »/ « Uprisings » et « Disobedient objects »/ « Objets désobéissants », intègrent tant l'allégation de Jacques Rancière pointant vers les figurations de la corporéité que les rapports entre la corporalité et le politique mis en exergue par Georges Didi-Huberman. Grâce aux deux expositions, « La création culturelle change alors de statut et se présente au lieu de se momifier »²⁷. Plus précisément, le gestuel et les occurrences des objets transférés dans le plan de l'épanouissement humain agissent comme une élaboration contre-sociétale dans la réforme médiatrice. Une réforme qui se présente comme une quête où les objets assemblent une même vision de vie.

En revanche, par la force supplémentaire de l'appel engagé, ces objets contestataires risquent de passer pour des supports idéologiques, malgré leurs intentions mobilisatrices. D'abord, puisque leur contexte politique vaut un écho démocratique à

caractère militant, ensuite pour l'enjeu pédagogique qui affiche une vulnérabilité envers la tolérance critique qu'un système capitaliste permet. Deuxièmement, la conduite stratégique de ces projets révèle un lobbysme fragmentaire qui semble s'infliger de manière essentielle au mécanisme néolibéral qui suppose une adversité productrice au niveau de l'expression, ici l'accent sur l'esthétique étant primordial. Enfin, ce regard analytique de la subversivité médiatisé par des objets identifie comment peut être nuancée la perception des expositions dans une phase capitaliste, les deux profitant d'une démarche démocratique à caractère libéral en plein essor. En même temps,

l'horizon que ces gestes de soulèvement dévoilent distingue l'applicabilité en fonction de laquelle ces contestations communiquent actuellement au niveau des manifestations. Par ailleurs, les significations que ces éléments supposent opèrent tant qu'objet muséal qu'à titre socio-culturel. Néanmoins, des deux côtés, il reste encore à examiner si ces objets ne retracent qu'un produit historique de croisement. Le risque de ne pas distinguer entre un fabriqué à fonction révolue, remontant aux principes modernistes, et une réalité protestataire devenue simulacre obligatoire à l'avancement des prochaines idéologies soulève encore des questions.

BIBLIOGRAPHIE

- François Dosse, Michel de Certeau. *Le Marcheur blessé*, Paris, Éd. La Découverte, 2007.
- Catherine Flood and Gavin Grindon (eds), *Disobedient Objects*, V&A Publishing, 2014.
- Éric Bertin, *Pour une sémiotique du champ stratégique de la communication. Architecture, aménagement de l'espace*, Université de Bourgogne, 2010. Document en ligne : fNNT : 2010DIJOL015f. fftel-00760461f.
- Michael Billig, *Banal nationalism*, Londres, Sage, 1995.
- Paolo Fabbri, *Le tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier, coll. « Formes et sens », 2008.
- Loïc Nicolas, Aline Wiame (dirs.), « Objets qui nous hantent, Objets qui nous tentent. Nouvelles technologies, arts, philosophie », *L'Année Mosaïque*, n° 1, 2012, EME Éditions.
- Horst Bredekamp, *Théorie de l'acte d'image*, Paris, La Découverte, coll. « Politique et sociétés », 2015.
- Lionel Ruffel. *Brouhaha - Worlds of the Contemporary*, traduction par Raymond N. Mackenzie, University of Minnesota Press, Minneapolis-London, 2018.

SITOGRAPHIE

- Françoise Benhamou, « L'économie des musées d'art, un état de la question », *Culture & Musées*, 2/2003, p. 35-52. https://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2003_num_2_1_1177#.
- Thomas Snow, *Disobedient Objects*, récession en ligne https://www.academia.edu/19658705/Disobedient_Objects.
- Gérard Duménil et Dominique Lévi, « Néolibéralisme – dépassement ou renouvellement d'un ordre social ? » – document pdf consulté le 10.08.2019 sur <http://www.cepremap.fr/membres/dlevy/dle2006o.pdf>.
- Natasia Hamarat, « Christophe Traini (dir.), *Émotions et expertises. Les modes de coordination des actions collectives* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2015, mis en ligne le 13 octobre 2015, consulté le 13 septembre 2019. URL <http://journals.openedition.org/lectures/19094>.

EXPOSITION

« *Disobedient Objects* », Victoria & Albert Museum, London, le 26 juillet 2014 – le 7 février 2015. Catalogue (eds. Catherine Flood and Gavin Grindon), V&A Publishing, London.

« Soulèvements », 18 octobre 2016 - 15 janvier 2017, Jeu de Paume, Paris.

ENTRETIENS

Georges Didi-Huberman, « Les images sont des actes et non pas seulement des objets décoratifs ou des fantasmes », *Philosophie Magazine*, entretien en ligne : <https://www.philomag.com/lactu/breves/georges-didi-huberman-les-images-sont-des-actes-et-non-pas-seulement-des-objets>, mis en ligne le 17/10/2016, consulté le 9/9/2019.

Séverine Mathelin, Georges Didi-Huberman, « La ressemblance par contact » in *Essaim*, 2/2012 (n° 29), p. 173-176.

Frédéric Lambert, « La caricature comme objet de croyance », in *Communication & langages*, vol. 187, 1/2016, p. 23-30.

Jacques Lévy, Juliette Rennes et David Zerbib, « Jacques Rancière : « Les territoires de la pensée partagée », *Espaces Temps.net* [En ligne], Laboratoire, 2007, mise en ligne le 8 janvier 2007, consulté le 8 septembre 2019. URL: <https://www.espacestems.net/articles/jacques-ranciere-les-territoires-de-la-pensee-partagee/>.

« À propos de la crise du néolibéralisme. Un entretien de Bruno Tinel avec Gérard Duménil et Dominique Lévy », *Actuel Marx*, vol. 46, no. 2, 2009, p. 178-194.

NOTES

1. François Cusset, « Littérature et révolution, improbable duo », in Émilie Goin et Julien Jeusette (éds.), *Écrire la révolution – De Jack London au Comité invisible*, La Licorne, vol. 131, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2018, p. 232.

2. Le choix de cette exposition constitue une marque d'universalisme particulier ; la contestation surgit comme un acte de pédagogie culturelle qui ouvre la compréhension sur l'impact qui dérive d'une prise de position et parvient à un phénomène de résistance culturelle. Par les mesures antimondialistes, les réussites des commissaires et les caractéristiques ouvertement critiques des expositions révèlent un « cadre moderniste mis à jour ». Plus exactement, une perception d'échange empirique surgit au niveau de l'empathie ; un territoire de débat se déploie entre les moments rétrospectifs de l'histoire et les objets se relevant comme des gérants stratégiques pour la mobilisation. Premièrement, parce que le musée assimile les caractéristiques d'un mausolée, les objets faisant partie de la catégorie dogmatique de la complétude et non pas des matériels non-animés organisés de façon thématique. Deuxièmement, ceux-ci éprouvent un esprit d'assistance, le marché et la communauté se trouvant traversés par un appel algorithmique, que David Grindon et Catherine Flood appellent « Mouvement-Object-Mouvement ».

3. Par rapport à la France, l'Angleterre se situe en décalage envers la tradition contestataire. Dans les deux dernières décennies, l'état anglais inclut dans son agenda protestataire trois grands événements : « Road protests », les manifestations antiBrexit et les militants écologistes. Concernant cette dernière mention, le groupe Extinction Rebellion (XR) a occupé la bourse de Londres, le 25 avril 2019. Parmi les actions menées dans la capitale de l'Angleterre, on compte l'opération « die-in » au musée d'histoire naturelle, une mise en scène de l'impact de la politique anticlimatique.

4. « Soulèvements », 18 octobre 2016 - 15 janvier 2017, Jeu de Paume, Paris.

5. Dans sa chronique (Catherine Flood et Gavin Grindon, *Disobedient Objects*, 26 juillet 2014 – 4 février 2015, V&A Publishing, Londres p.128-130 – catalogue de l'exposition) sur *academia.edu*, Thomas Snow, professeur à University College, souligne le profil méthodologique des commissaires ainsi que l'impact que la diversité des objets apporte au processus de décelement face aux défis idéologiques. L'analyste du phénomène a publié également des ouvrages sur l'esthétique de la désobéissance et l'activisme artistique des musées.

6. Didi-Huberman a inauguré en 2016 un projet de recherche autour de la question des soulèvements par le séminaire qu'il a mené à l'École des hautes études en sciences sociales. En lien avec l'exposition "Soulèvements" au Jeu de Paume, le cycle enregistré depuis le début 2016 à l'Institut national d'histoire de l'art en partenariat avec l'EHESS, Paris peut être consulté sur <http://lemagazine.jeudepaume.org/2018/04/soulevements/>.
7. Après sa présentation au *Jeu de Paume*, l'exposition sera accueillie par différentes institutions internationales : Museo Nacional d'Arts de Catalunya de Barcelone, de février à mai 2017, au MUNTREF – Museo de la Universidad Nacional de Tres de Ferrero de Bueno Aires, de juin à septembre 2017, au MUAC – Museo Universitario Arte Contemporáneo de Mexico, de février à juillet 2018 et à la Galerie de l'UQAM de Montréal et la Cinémathèque québécoise, de septembre à novembre 2018. – Cette information a été reprise du site de l'exposition, <http://soulevements.jeudepaume.org/exposition/>.
8. Gérard Duménil et Dominique Lévi, *Néolibéralisme – dépassement ou renouvellement d'un ordre social ?*, p.1.– document pdf consulté le 10.08.2019 sur <http://www.cepremap.fr/membres/dlevy/dle2006o.pdf>. La construction de leur analyse place dès le début le concept dans une logique purement économique : « Dans les milieux contestataires, académiques ou militants, le terme "néolibéralisme" s'est imposé pour désigner la nouvelle phase où est entré le capitalisme depuis environ un quart de siècle ; l'année 1979 peut être considérée comme une date emblématique, celle où la Réserve fédérale des États-Unis décida d'augmenter brutalement les taux d'intérêt ».
9. Dans *Brouhaha – Worlds of the Contemporary*, Lionel Ruffel questionne les mutations du sens contemporain. Une des évolutions, à laquelle il prête attention, concerne le transfert de signification de la contemporanéité de la découverte vers son aspect d'enquête. p. 74.
10. Dans l'entretien paru dans *Philosophie Magazine*, le théoricien français Georges-Didi Huberman a reçu la provocation de tracer un rapport entre l'insoumission, la révolte et la révolution et d'offrir également une place à l'innocence, dans cette dynamique: « Les images sont des actes et non pas seulement des objets décoratifs ou des fantasmes », *Philosophie Magazine*, entretien en ligne: <https://www.philomag.com/lactu/breves/georges-didi-huberman-les-images-sont-des-actes-et-non-pas-seulement-des-objets>, mis en ligne le 17/10/2016, consulté le 9/9/2019.
11. *Ibid.*
12. La dénomination appartient à Thomas Snow, dans son analyse « Disobedient Object », *op. cit.*, p.128.
13. *Ibid.*
14. En appliquant ses concepts aux modèles de dysfonctionnements dans la communication des masses, il formule une structure qui évalue les apports de la praxis sémiotique au niveau des formes et des stratégies qui apparaissent dans le champ si diversifié de ces phénomènes.
15. Extrait de la vidéo de l'exposition : <http://soulevements.jeudepaume.org>.
16. Séverine Mathelin, Georges Didi-Huberman, « La ressemblance par contact », in *Essaim*, 2/2012 (n° 29), p. 173-176.
17. Georges Didi-Huberman, vidéo de l'exposition, *op. cit.*
18. Frédéric Lambert est professeur à l'Institut français de Presse (IFP) et chercheur au CARISM.
19. Le signe de la Tour Eiffel avec la croix et le signe de la paix ou bien le phénomène « Je suis Charlie » sont cités par l'auteur afin de souligner le refus de l'obscurantisme, l'union contre le terrorisme. Selon lui, la multiplicité du signe est porteuse de la fonction d'unification des croyances.
20. Frédéric Lambert, « La caricature comme objet de croyance », in *Communication & langages*, vol. 187, no. 1, 2016, p. 26.
21. Frédéric Lambert, *op. cit.*, p. 23-30.
22. Quelques outils de rébellion existants dans l'exposition « Disobedient Objects » sont, premièrement, des bombes utilisées aussi pour contourner la censure. Sans faire mal à personne, leur but était de distribuer des centaines de pamphlets créés par les volontaires des partis communistes sud-africains et des alliés du congrès national africain. Les dispositifs ont été inventés par les alliés exilés du congrès national africain en Bretagne et ont été utilisés aussi onze ans après, dans les manifestations *guérillas*, par les groupes de gauche. Les dessins ont été influencés par le livre édité et compilé par Ken Keable,

The Secret War Against Apartheid (2012). Un deuxième exemple retrouve sa place unique, grâce à Artúr van Balen, le fabricant des outils gonflables nécessaires à la protestation. Il est membre de l'ancien group *Eclectic Electric Collective* et actuellement membre de *Tools for Action*. Il est aussi l'auteur du dallage des démonstrations qui ont eu lieu à Barcelone en 2012.

23. Selon Natasia Hamarat, l'ère du « tournant émotionnel » remonte à l'émotion en rapport avec l'expertise, c'est-à-dire la contribution évaluée par la marque de sensibilisation. Cette observation que l'auteur fait établit un lien entre le sujet de l'action collective et les dérivés disciplinaires du domaine contestataire, partant de l'ouvrage : Christophe Traïni, *Émotions et expertises : Les modes de coordination des actions collectives*, Res publica, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 20 *apud* Natasia Hamarat, « Christophe Traïni (dir.), *Émotions et expertises. Les modes de coordination des actions collectives* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2015, mis en ligne le 13 octobre 2015 consulté le 13 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/19094>.

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*

26. Jacques Lévy, Juliette Rennes et David Zerbib, « Jacques Rancière : « Les territoires de la pensée partagée » in *EspacesTemps.net* [En ligne], Laboratoire, 2007, mis en ligne le 8 janvier 2007, consulté le 20 septembre 2019. URL : <https://www.espacestems.net/articles/jacques-ranciere-les-territoires-de-la-pensee-partagee/>. Sur ce point, Jacques Rancière a été interrogé vis-à-vis son positionnement opposé à celui de Pierre Bourdieu.

27. François Dosse, *Michel de Certeau. Le Marcheur blessé*, Paris, Éd. La Découverte, 2007, p. 455.